

Georges Corm (textes choisis et présentés par), *Youakim Moubarac, Un homme d'exception*, 2004 (présentation de l'ouvrage), p. 194.

Partie II, CHAPITRE III : LE DIALOGUE ISLAMO-CHRÉTIEN AU LIBAN¹

Au seuil du sujet dans lequel vous avez la bonté de bien vouloir ce soir entrer avec moi, il me tient particulièrement à cœur de m'arrêter un instant en compagnie de celui qui nous y a amenés ensemble.

C'est à l'amitié du directeur du Cénacle Libanais que je dois de prendre la parole pour la première fois au Liban, sur un sujet auquel j'ai consacré, je peux bien le dire, les plus belles années de ma vie. Quand il eut été tellement plus facile pour lui, et plus réaliste, de faire appel à un Libanais du Liban, Michel Asmar a eu la bonté de faire appel à un Libanais de Paris, donnant ainsi satisfaction à un désir secret, si secret que je n'osais même pas me l'exprimer à moi-même. Il recherchait sans doute aussi un témoignage qui, tout en étant libanais, fut toutefois plus dégagé peut-être de certaines contingences qui encombrant le problème qui va nous occuper.

Pénétrant dans un domaine qui nous est familier à tous, mais qui l'est peut-être tellement que nous risquons parfois de nous complaire dans la part que chacun s'y est faite davantage sienne, nous allons essayer d'avoir de l'ensemble une vue plus adéquate et surtout de pousser notre recherche plus loin que la réalité immédiate.

Dans cette conférence, je parlerai nécessairement du passé, fondement de toute chose, surtout au Liban, comme nous apprend à le faire en ce moment, dans une rétrospective générale en cours de parution, un des membres les plus éminents du Cénacle². Toute vue qui, d'autre part, ne serait pas braquée sur le présent manquerait, ici plus que partout ailleurs, de réalisme. Mais le meilleur de notre effort sera, dans le style « positions et propositions » utilisé ailleurs³, une invitation à regarder vers l'avenir et à envisager les organismes libanais à créer ou à renouveler dans une sorte de prospective islamo-chrétienne.

Je partirai, si vous le voulez bien, d'un propos de Hassan Saab, publié dans le Middle East journal de Washington et reproduit en version française dans l'Orient.

Proposant une vue de l'ensemble des relations islamo-chrétiennes, l'auteur fait la considération suivante : après avoir menacé la Chrétienté pendant des siècles, pour être ensuite dominé par elle au cours de l'ère coloniale, le temps est venu où l'Islam est libre à l'égard de la Chrétienté et réciproquement. Le temps est venu où Islam et Chrétienté sont enfin prêts à engager, dans cette même liberté, un dialogue fructueux. Après avoir combattu l'un contre l'autre et, malgré des contacts obligés et parfois créateurs, s'être ignorés l'un l'autre, le temps est enfin venu pour l'Islam et la Chrétienté de faire connaissance et, si possible, de travailler ensemble à un nouvel équilibre du monde.

Or, si nous limitons notre vision à la Méditerranée, nous trouvons, comme le considère encore fort justement le même texte, que la Chrétienté occupe maintenant sa rive septentrionale, cependant que l'Islam s'est, depuis l'indépendance algérienne, fermement établi sur sa rive méridionale. Mais alors, une autre considération singulière s'impose d'elle-même : lorsque l'Islam et la Chrétienté se regardent enfin pacifiquement et se préparent à se tendre la main par-dessus la masse marine qui les unit beaucoup plus qu'elle ne les sépare, voici qu'au Liban ce résultat est déjà obtenu et que, mieux qu'une conjonction, une fusion harmonieuse est en voie de s'établir entre eux.

¹ *Pentalogie islamo-chrétienne*, Tome IV, pages 199-231, reprise du texte d'une conférence donnée au Cénacle Libanais le 31 mai 1965.

² Jawad BouLos, *Histoire des peuples du Moyen-Orient*, Paris, Mouton, 3 tomes parus, 1961-1964.

³ *ANTIOCHENA, textes et documents pour servir la cause de l'unité en Moyen Orient*, 4 rue des prêtres Saint-Séverin, Paris Ve.

Le Liban apparaît alors comme la résultante prophétique d'une histoire multiséculaire et la première composante de cette humanité méditerranéenne brassée par les remous des rapports et des conflits islamo-chrétiens. Le Liban est le fils aîné de la cohabitation pacifique de l'Islam et de la Chrétienté.

C'est donc au Liban que doit s'éprouver et se vivre, non seulement pour ce pays, mais encore pour le reste du monde, tout le complexe des relations islamo-chrétiennes. C'est au Liban que cela doit être pensé et institutionnalisé. C'est au Liban que doivent être coulées dans le réel les formules de vie interconfessionnelle et internationale, dans la mesure où l'évolution du monde actuel dépend encore de ces deux facteurs majeurs de son évolution par le passé que sont l'Islam et le Christianisme.

Commençons, si vous le voulez bien, par le côté institutionnel. Comment, en vue de cette évolution générale des relations islamo-chrétiennes dans le monde, les institutions du Liban comme État et comme fédération de diverses communautés ethniques et religieuses peuvent-elles évoluer de manière à mieux s'harmoniser avec l'ensemble ? Comment peuvent-elles surtout proposer un exemple probant par lui-même, puisqu'il aura démontré, sur le plan de ce microcosme qu'est le Liban, une possibilité désirable et réalisable partout ailleurs ? Quelle est, en un mot, « la solution libanaise » proposée, institutionnellement, à toute espèce de coexistence islamo-chrétienne de par le monde ? Et comment perfectionner encore cette solution ?

Pour dissiper ici toute équivoque et écarter d'avance tout ce qui pourrait paraître de ma part comme une mise en question des institutions libanaises existantes, je dois dire que j'y suis attaché comme à ma propre vie. J'ai en effet accédé à la conscience politique, avec ceux de ma génération, au moment même où le Liban accédait à l'indépendance dans les circonstances que l'on sait, et j'ai vécu ici même ces heures dramatiques, et acquis de ce fait une considération profonde, non seulement pour l'État tel qu'il s'est alors constitué, mais encore pour les personnes qui ont présidé à cette phase du destin libanais.

Mais, s'il en est ainsi, nous n'en sommes que plus libres pour continuer dans la même ligne et ne pas laisser la littéralité triompher de l'esprit, ni un moment créateur de l'histoire se figer et figer avec lui l'évolution créatrice.

Ce qui me paraît alors le problème numéro un du dialogue islamo-chrétien au Liban et son objectif majeur, c'est, à partir de la constitution actuelle et sans avoir à y toucher, l'élaboration, au plan de l'esprit, pour la couler ensuite dans les esprits, les mœurs, et enfin dans les institutions, d'une distinction plus juste entre le spirituel et le temporel, entre le sacré et le profane, entre le civique ou le politique et le religieux.

Je ne veux pas dire par là que le spirituel, le sacré ou le religieux ne puissent servir de base pour asseoir solidement une démocratie moderne. À interroger les démocraties les mieux traditionnellement fondées dans le monde (je pense en particulier aux Pays-Bas et à la Suisse), nous devons constater au contraire que le confessionnalisme, ou son équivalent ethnique ou culturel, peut parfaitement s'intégrer dans un régime démocratique sans faille ni reproche.

Il n'en reste pas moins vrai qu'à un moment plus avancé de l'histoire, un régime qui a correspondu parfaitement à un certain stade, entendez la tolérance réciproque et le respect mutuel, doit céder le pas à un autre. Quand le moment est arrivé, la tolérance fait pâle figure à côté de la compréhension profonde, et le respect mutuel n'est plus qu'un fixisme dommageable quand on pourrait passer à une coopération active, dans l'indifférenciation totale des confessions.

Si donc le Liban a pu, au sein du Moyen-Orient, se présenter comme la Suisse au cœur de l'Europe, tel un point de ralliement pour des ethnies et des croyances dont il fut et demeure le bastion, il peut maintenant être appelé à faire mieux, le bastion se changeant en foyer largement ouvert et le point de ralliement en point de rayonnement.

Pour ma part, je suis persuadé que l'Islam est tout à fait prêt à faire ce pas majeur d'une distinction plus stricte entre le spirituel et le temporel. Il l'a déjà plus qu'ébauché sur le plan même des principes, a fortiori sur celui des applications empiriques. Je pense très sincèrement qu'il est aussi habilité et disposé

que la Chrétienté à suivre l'évolution des sociétés pluralistes et à promouvoir un régime politique des États où l'élément religieux, loin d'être une entrave au progrès ou un motif de domination des uns par les autres, devient au contraire un facteur puissant d'égalitarisme et de liberté. Pour le dire en une formule, j'estime que l'Islam est tout à fait prêt à commuer et pour ainsi dire à sublimer son régime de cité musulmane en climat de communauté musulmane.

Je me fais même fort de montrer que c'est dans le mouvement même de l'Islam, dans le sens le plus juste de son évolution historique et surtout dans une profonde connaturalité avec ses origines. Je garderai seulement pour la fin de cet exposé un rapprochement entre origines du Christianisme et origines de l'Islam qui, je l'espère, nous affermira dans cette conviction, sans me donner pour autant le rôle d'interprète autorisé du monde musulman en cette matière, rôle qui, dans cette série de conférences, revient à notre ami, le cheikh Sobhi Saleh.

Je veux maintenant pousser plus loin la question et dire qu'en définitive, la difficulté n'est pas tant dans la distinction entre le spirituel et le temporel. Là-dessus les gens les plus éclairés sont, en Islam et en Chrétienté, tout à fait d'accord. Ce qui peut en revanche préoccuper ces mêmes esprits, c'est, une fois la distinction faite, de trouver un nouvel et meilleur mode d'union entre le spirituel et le temporel, de manière à éviter une séparation indue et un antagonisme tout à fait injustifié et dommageable pour tous.

Il est bien certain en effet que, loin de vouloir suivre la voie laïcisante de certaines nations jadis chrétiennes, ni celle de telle nation musulmane qui a choisi de se conformer totalement au laïcisme européen, le vœu profond de l'immense majorité des Libanais de toute confession est de trouver, dans une liberté totale des croyances et une autonomie légitime du pouvoir civil par rapport à l'autorité religieuse, comme une conformation par l'intérieur de l'ordre profane de la cité temporelle à l'ordre spirituel proposé gracieusement d'en-haut. C'est en tout cas une exigence capitale de l'Islam dont la vocation même, selon Louis Massignon, comporte de faire régner les droits de Dieu sur la cité temporelle.

Du côté chrétien, l'union dans la distinction a été magistralement exposée dans une œuvre comme celle de Jacques Maritain. Mais plus d'une œuvre inspirée par le Christianisme dans le monde moderne s'est appliquée à ces grands sujets et les meilleurs échos en ont été rendus, ici même, dans l'œuvre déjà considérable d'un penseur nôtre comme René Habachi, pour être répercutée à partir de sa rive libanaise à travers toute la Méditerranée.

Du côté musulman, je mentionnerai une institution récente qui nous sortira de la sphère méditerranéenne. On sait que la République du Pakistan s'est donnée une constitution directement et étroitement inspirée de la tradition musulmane, et on pourra lire à ce sujet, dans le numéro sous presse de la Revue des Études Islamiques, un article très intéressant du professeur Muhammad Hamidullah. Or, ce qui a attiré le plus notre attention dans ce nouvel ordre islamique des choses qui va nous ramener à l'ordre islamo-chrétien du Liban, c'est que pour garantir l'interprétation et les applications de la constitution, une sorte de « conseil des sages » a été institué. Ce conseil ne jouit d'aucune attribution législative ni d'aucun moyen coercitif, mais il est juridiquement habilité à donner son avis sur le gouvernement de la nation dans le réel et le quotidien.

Je pense que nous pourrions, au Liban, faire la même chose et que nous pourrions même faire mieux si, pour le respect de la distinction légitime entre le spirituel et le temporel d'une part, pour l'adéquation nécessaire du temporel au spirituel d'autre part, un conseil islamo-chrétien était institué. Ce conseil pourrait au surplus être composé de personnes de sagesse et de bonne volonté, plébiscitées en quelque sorte par l'opinion commune des Chrétiens et des Musulmans. Qu'ils aient, par ailleurs, la confiance des dirigeants politiques et religieux et qu'ils soient habilités à exprimer aux uns le sentiment des autres, et l'on devine aisément ce que serait le rôle bénéfique d'une telle institution. En plus donc d'un majlis milli pour les uns et d'un majlis milli pour les autres, ce serait, sous le signe d'une entente cordiale et d'une coopération positive et comme un signe des temps nouveaux, une sorte de majlis milli mixte,

représentant la plus haute instance morale et comme le recours suprême de la nation, quand elle est affrontée avec sa propre conscience, informée conjointement par le Christianisme et par l'Islam.

Si je ne verse pas trop vite dans les structurations juridiques, mais que j'ai suffisamment marqué jusqu'ici l'importance du progrès institutionnel qui attend au Liban la coexistence islamo-chrétienne, vous me permettrez maintenant de passer à un deuxième plan. Aussi, en réduisant peut-être le champ de notre intérêt, puisqu'il embrassait jusqu'ici l'ensemble de la nation, je crois pouvoir approfondir davantage nos exigences communes, en serrant de plus près le rôle de l'intelligentsia libanaise tant musulmane que chrétienne.

Je le dirai en plus bref et, comme il convient de s'y prendre avec les gens d'esprit qui se piquent parfois trop complaisamment de former une élite, la grande œuvre qui attend au Liban Chrétiens et Musulmans au plan de l'esprit et du dialogue, intéresse la raison et l'histoire.

Elle intéresse la raison, ce qui n'est pas un problème nouveau, puisque l'aventure de la philosophie arabe, fruit d'une collaboration unique entre Chrétiens et Musulmans, au Moyen Âge, s'est soldée, comme on sait, par un échec. Comme c'est l'Islam qui a eu, dans cette œuvre philosophique, la part la plus importante, les Chrétiens d'Orient ayant plutôt servi de transmetteurs, en traduisant les œuvres grecques en syriaque puis en arabe, ainsi que l'ont montré les remarquables travaux de Khalil Georr, je n'étonnerai ni ne désobligerai personne en disant que c'est principalement à un grand auteur musulman, à celui-là même qu'on a appelé « l'argument de l'Islam » qu'incombe l'étiollement de la pensée philosophique en Orient. Je n'aime pas les accusations polémiques, surtout quand il s'agit d'un homme dont l'apport est par ailleurs universellement reconnu, et qui a suscité, particulièrement dans notre pays, des travaux du plus haut intérêt⁴. Mais il est certain que, malgré cet apport, Ghazâli n'a pas résolu le problème fondamental de la pensée religieuse qui est celui d'une parfaite autonomie de la raison. Il a prétendu, au contraire, discréditer la falsafa dans son Tahâfut et puiser à d'autres sources qu'à l'intellect, alors qu'en se moquant de la philosophie, comme dit Pascal, on ne doit pas manquer encore de bien philosopher.

Je ne veux pas désobliger davantage mes amis musulmans, en estimant que la nouvelle école réformiste, qui compte parmi ses promoteurs un Libanais éminent en la personne de Rashîd Rida, n'a pas davantage apporté une solution satisfaisante à ce problème de la raison, ni su donner à cette faculté maîtresse de l'homme la place qui est la sienne, libre et entière, au service des sciences de la religion. Mis à part quelques affirmations a priori sur la non-contradiction entre la religion et la raison, comme entre la foi et la science, affirmations reprises dans le vieil arsenal apologétique, on ne voit pas où ni comment s'opère une véritable restructuration des sciences de la religion sur une armature rationnelle qui tient solidement et comme par elle-même. Si j'excepte les essais de Muhammad Iqbâl au Pakistan et de 'Ali 'Abd el-Râzeq en Égypte, aucune tentative originale n'a été proposée dans ce sens.

L'histoire de la pensée musulmane offre pourtant tous les éléments qu'il faudrait pour cet important travail. Si la philosophie s'est en effet étiolée en Orient arabe après Ghazâli, on n'ignore pas son regain de ferveur en Occident musulman et comment elle a ainsi touché et même vivifié l'Occident chrétien qu'elle a en quelque sorte réveillé de sa jâhiliyya du haut Moyen Âge.

Ce n'est pourtant pas à Averroès seulement que je pense ici, mais encore, à une date ultérieure, à Ibn Khaldoun et c'est ainsi que, sans quitter la raison, nous arrivons à l'histoire. Aussi est-ce bien à ce maître que je songeais quand j'assignais comme tâche principale à l'intelligentsia libanaise, chrétienne et musulmane, une reviviscence de la raison et de l'histoire conjuguées.

Il convient de parler de ses amis encore moins que de soi-même, tant il est désagréable de paraître les livrer à la publicité. Mais quand on en a si peu, comme c'est le cas de celui qui vous parle, on ne risque pas d'en abuser. Je me permettrai donc de citer à titre d'exemple la thèse que prépare en ce moment en Sorbonne l'un de nos jeunes compatriotes, Nassif Nassar, et qui est précisément consacrée à Ibn

⁴ Cf. les études du P. JABRE, dont « la notion de certitude selon Ghazâli, dans les origines psychologiques et historiques », Paris, Vrin, 1958.

Khaldoun. J'ai d'autant plus de plaisir à citer ce beau travail qu'il recoupe deux faits, à mon sens d'une grande signification. Le regain d'actualité et l'audience nouvelle que le grand sociologue et historiographe maghrébin trouve en ce moment en Afrique du Nord est un des signes les plus marquants du renouveau dans ces pays. Mais cela ne me fait pas oublier un autre fait qui, en son temps et à son niveau, a été sans doute l'un des signes du renouveau du monde arabe tout entier. On se rappelle encore assez souvent l'œuvre par laquelle le jeune Taha Hussein a fait sensation et même scandale en matière de littérature pré-islamique. Mais on ne se souvient pas assez que sa thèse également soutenue en Sorbonne, était consacrée à la philosophie sociale d'Ibn Khaldoun.

N'en déplaise toutefois à nos amis maghrébins et égyptiens, ce n'est pas seulement en Égypte ni en Afrique du Nord que doit et peut se faire ce grand effort de la philosophie et de la critique historique, que nous assignons comme tâche majeure au dialogue islamo-chrétien. Sans chauvinisme aucun, et sans prétendre en dispenser les autres, nous affirmons en toute honnêteté que c'est au Liban qu'il doit trouver ses expressions les plus marquantes.

Cette haute mission revient de plein droit à la jeunesse libanaise et c'est au sein de l'Université nationale que doit s'opérer la rencontre des esprits en ce domaine et la concentration de la production intellectuelle.

Cela dit, sans vouloir porter atteinte en aucune manière au rôle éminent joué, dans le passé et encore dans le présent, par les hautes institutions universitaires établies au Liban par des étrangers qui ont adopté ce pays comme le leur. Ce serait faire une preuve accablante d'ingratitude et d'étroitesse d'esprit à l'adresse de ces hommes de science que nous considérons comme des compatriotes. Il est à l'honneur au contraire des plus anciennes institutions qu'ils ont fondées et animées de s'être assuré le concours des meilleurs parmi nos nationaux et d'avoir hâté ce jour et permis qu'enfin une jeunesse libanaise appartenant à toutes les familles spirituelles d'un pays réconcilié avec lui-même, trouve le cadre normal de sa rencontre et de sa formation au sein d'une université nationale. Il est bien temps enfin que de véritables instituts de recherche soient, au sein de cette université, les cadres appropriés d'un travail que nous avons placé spécialement sous le signe de la pensée philosophique et de la critique historique.

Mais est-ce trop demander alors qu'au nombre de ces instituts, et à l'instar des grandes universités libérales de par le monde (je pense à Harvard avec sa *Divinity School*, à Strasbourg avec ses deux facultés de théologie, protestante et catholique, à la Sorbonne avec l'*École des Hautes Études* et sa *Section des Sciences Religieuses*), des Facultés appropriées de science religieuse, musulmane et chrétienne soient pleinement intégrées dans l'enseignement supérieur libanais ? Je crois que c'est alors seulement que l'Université libanaise aura rempli sa fonction propre. Synthétisant ce que les Libanais de toute confession et leurs maîtres étrangers font de mieux en ce domaine, remplir enfin au Liban cette mission essentielle de la rencontre, de la confrontation loyale entre Chrétiens et Musulmans, sur le plan même de leurs fois respectives.

Je dois dire toutefois que je n'envisage pas ce travail dans un avenir immédiat. Contrairement à ce que j'ai proposé pour le devenir institutionnel du Liban avec la création éventuelle d'un conseil islamo-chrétien, ce qui était la première requête de cet exposé, contrairement aussi à ce que je viens de proposer, seconde requête principale, comme tâche urgente de l'Université libanaise, au plan de l'histoire et de la raison, je n'envisage le dialogue et la coopération au plan des sciences religieuses proprement dites que dans une étape ultérieure. En effet, c'est une fois seulement que ce travail préliminaire et de longue haleine aura été accompli, que le travail de confrontation proprement théologique sera possible et susceptible de donner des résultats positifs. C'est une fois seulement que Chrétiens et Musulmans de ce pays auront accepté de se former ensemble aux disciplines philosophiques et critiques, qu'ils accepteront peut-être de soumettre ensemble leurs sources et leurs traditions au double critère de la raison et de la critique historique, selon les exigences les plus strictes de la science moderne, et qu'ils engageront ainsi le dernier grand dialogue qui les attend.

En attendant, ils ont beaucoup de pain sur la planche, y compris sur le terrain proprement religieux. Aussi, à défaut d'une requête majeure en ce domaine que je remets à plus tard, ai je à cœur de

soumettre à votre bienveillante attention deux requêtes mineures, susceptibles d'être satisfaites dans l'immédiat.

Je souhaiterais personnellement - et je suis persuadé qu'un grand nombre d'entre vous ne s'inscriront pas en faux contre ce vœu - qu'à défaut d'une Faculté mixte des sciences religieuses, musulmane et chrétienne, une chaire consacrée au Christianisme à l'Université libanaise soit occupée par un Musulman et que, pareillement, une chaire consacrée aux institutions islamiques soit confiée à un Chrétien. Ce serait non seulement un signe de bonne volonté réciproque, mais encore le témoignage irrécusable, profond et positif, de l'attention que chacune des parties intégrantes de la nation porte à l'autre, en la personne de ses chercheurs les mieux reconnus.

Ma deuxième requête mineure va dans le même sens et viserait en fait à ce que cet enseignement conçu au niveau universitaire trouve son écho le plus large dans la jeunesse et dans le peuple. Je propose donc - et souhaite vivement que ma proposition trouve deux paires d'oreilles attentives et deux plumes agiles - qu'un exposé commun du Christianisme et de l'Islam soit composé de concert par un Chrétien et un Musulman, et qu'ainsi il soit largement diffusé dans la masse du peuple, comme dans les écoles, sans oublier l'élite cultivée qui est souvent au même niveau que les autres en cette matière.

Cette œuvre, j'en suis persuadé, comblerait un grand vide et rendrait un service indispensable. Dans l'étude que je citais au début, Hassan Saab fait cette observation qu'on peut encore vérifier chez nous, tous les jours : « Un Chrétien du Liban est plus au fait, écrit-il, de la foi d'un Catholique de France que de celle d'un Musulman qui habite le même immeuble que lui. De même un Musulman de Beyrouth connaît mieux le Musulman indonésien que le Chrétien qui habite sur le même palier ».

Cet ordre de choses, que le cours du temps explique, ne se justifie plus, il faut bien le dire, à l'heure actuelle, et il est grand temps qu'un exposé objectif et d'une facture littéraire appropriée contribue à cette connaissance mutuelle des Libanais, chrétiens et musulmans.

III

Cet exposé devra naturellement être composé en arabe, et ceci m'amène au troisième grand terrain du dialogue islamo-chrétien, qu'il me reste à prospecter avec vous, la langue arabe.

Je suis persuadé de n'étonner personne en accordant au devenir de la langue arabe une part égale à celle du devenir des institutions du Liban comme de celui de la pensée rationnelle et de la critique historique. Je suis même persuadé de n'étonner personne en plaçant ce devenir au troisième rang, qui n'est pas le dernier, mais le plus élevé.

Je dois bien le dire en effet, ma foi dans la vocation de la langue arabe fait partie de ma foi tout court, et c'est comme chrétien que je me sens attaché par les fibres mêmes de mon âme religieuse à la langue de la révélation et de la liturgie de l'Islam, qui a été la langue de Hira, de Ghassân et de Najrân, avant d'être celle des plus nobles artisans chrétiens de la Renaissance arabe. C'est dire du même coup comment je me trouve attaché à la foi de l'Islam, sans la partager, et aux expressions les plus authentiques de son âme religieuse.

C'est dire du même coup aussi comment ce domaine de la langue arabe n'est pas seulement le domaine supérieur du dialogue islamo-chrétien, mais ce dialogue même, réduit en quelque sorte à son expression essentielle. C'est dans la langue arabe que Chrétiens et Musulmans ont, non seulement le moyen privilégié de se comprendre, mais comme de s'interpénétrer. C'est dans la langue arabe que Musulmans et Chrétiens, tout en adoptant une foi différente, ont cependant, au niveau de leur foi, le même esprit, la même âme et vibrent en quelque manière au même rythme du cœur, comme viennent de le montrer encore éloquemment deux traductions islamo-chrétiennes du Livre des Psaumes⁵.

⁵ Voir la traduction de `ABf `Osseyrân et Mahmûd Marhaba, parue à l'Imprimerie Catholique et celle de Muhammad al-Sâdiq Husayn, en collaboration avec les Dominicains du Caire, Dâr el-Salâm, Maaref, Le Caire - Beyrouth.

Vouant à la langue arabe le culte que je viens d'exprimer, je ne peux pas ne pas reconnaître d'autre part que je ne l'ai jamais exploitée, ou presque, dans l'usage quotidien du discours ou de la narration écrite. Des circonstances qui sont la trame même de mon existence, telle qu'elle est tissée pour chacun de nous par les doigts de la Divine Providence, m'ont détourné de cet usage, alors même que mon attention quotidienne se portait vers elle et que mes soins les plus diligents lui étaient en définitive consacrés, dans les études islamologiques et principalement coraniques.

D'autre part, je dois avouer qu'au cours de mes quinze ou vingt ans de recherches islamologiques, j'ai changé de position au sujet du destin de la langue arabe. Pour ceux que cela intéresse, je donnerai dans une note bibliographique annexée à l'édition que le Cénacle veut bien faire de cet exposé, dans le cercle de ses conférences, des références non seulement à mes propres variations en ce domaine, ce qui serait de peu d'intérêt, mais encore et surtout à celles de mon maître, Louis Massignon. Or, si Massignon s'est fixé très vite dans un attachement indéfectible à la langue classique et qu'il l'a montré en particulier en matière d'écriture arabe, comme Mohammed al-Fâssi a tenu à le souligner noblement lors de sa mort, je dois dire que je partage pleinement cet attachement dans la mesure où je considère l'histoire et l'actualité de la culture arabe dans ses sommets. Pour peu, au contraire, que je m'applique, surtout dans le présent, aux injonctions inéluctables et urgentes d'une culture arabe livrée à la masse du peuple et non plus réservée à une élite trop jalouse de ses privilèges et enfermée, tel un mandarinet, dans la broussaille inextricable des difficultés linguistiques, grammaticales et graphiques, je ne peux pas ne pas être tenté de concevoir différemment le devenir de la langue arabe, fidèle à sa tradition, mais simplifiée dans ses structures, malléabilisée dans ses tournures, épurée dans sa graphie, et entraînant dans son courant vainqueur le meilleur de la vie et de la fraîcheur des dialectes.

Mais j'en ai trop dit à ce sujet et je sens bien que je me suis passablement engagé sur un terrain dangereusement glissant.

Il n'est pas trop tard, toutefois, pour revenir en arrière et dire néanmoins le fond de ma pensée sur une question si grave qu'elle doit demeurer encore longtemps ouverte. Aussi, pour donner un témoignage irrécusable du loyalisme des Chrétiens à l'égard de la langue arabe, leur patrimoine commun avec les Musulmans, je dirai qu'à elle seule, la langue arabe mérite un organisme libanais de recherches et d'études. Aussi, après avoir préconisé un Conseil islamo-chrétien pour veiller sur le devenir institutionnel de ce pays et salué dans une Université libanaise, rénovée et élargie, le cadre naturel du renouveau intellectuel, aussi nécessaire que le progrès des institutions pour un vrai dialogue islamo-chrétien, je dirai que seule une Académie libanaise de langue arabe serait à la hauteur de ce que ce pays, dans ses deux éléments constitutifs, doit encore à cette langue qui est âme de son âme et chair de sa chair.

Aussi bien cette Académie ne ferait-elle point double emploi avec les organismes spécialisés existant au Caire et à Damas. Car elle ne pourrait pas, étant donné la situation spéciale du Liban et ses multiples appartenances linguistiques qu'a si bien analysées le Père Sélim Abou⁶, ne pas intégrer l'étude de la langue arabe dans le concert linguistique et culturel où la géographie et l'histoire l'ont placée dans ce pays. Aussi, pour bien faire, l'organisme que nous préconisons devrait-il s'appeler Académie libanaise de langue arabe et des autres langues sémitiques. Faisant alors appel, pour un aussi vaste domaine, aux meilleurs spécialistes du monde arabe comme à des membres titulaires de plein droit, et aux spécialistes des autres pays comme à des membres correspondants, mais non moins honorés, cette institution serait le meilleur terrain que le Liban offrirait à ses écrivains les plus éminents pour dialoguer avec leurs collègues du monde entier.

Je vous ai dit que, dans cette conférence, j'envisagerais surtout l'avenir et vous proposerais une prospective islamo-chrétienne. Je crois avoir tenu parole, si j'en juge par la foi mitigée que vous devez accorder aux perspectives que j'ai ouvertes dans le cadre d'un certain nombre d'organismes à créer ou à renouveler.

⁶ Sélim ABOLI, *Le bilinguisme arabe français au Liban*, Paris, PUF, 1961.

Mais j'aurais plus que du scrupule à ne pas mentionner et saluer au passage, sans blesser la modestie de quiconque, un organisme existant, contemporain de l'indépendance libanaise, toujours en voie d'éveil et de renouvellement et qui s'intéresse à toutes les questions que j'ai mentionnées. À défaut d'institutions organisées et spécialisées, et en vue de les promouvoir, tous les centres d'intérêt que j'ai désignés trouvent le carrefour naturel de leur libre confrontation et de leur diffusion dans le monde, au sein de l'organisme dont vous êtes ce soir les hôtes habitués ou les visiteurs d'un soir. Aussi me sentirais-je moins ingrat à l'égard de celui qui en anime la flamme depuis le premier jour, si je contribuais si peu que ce soit à faire en sorte que, comme moi, les visiteurs d'un soir se disposent à devenir des habitués.

Mais le Cénacle envisage bien d'autres secteurs que ceux que je viens de désigner avec vous, et un autre scrupule me prend de n'avoir pas fait de même à propos du dialogue islamo-chrétien.

Vous voulez bien me concéder peut-être que le domaine de la langue arabe et de son renouveau est singulièrement important, comme étant à la fois le moyen privilégié du dialogue et l'expression même de son âme. Mais combien le renouveau des arts n'est-il pas rattaché à ce domaine de la langue, ne serait-ce que par le biais de l'écriture arabe, « art abstrait de l'Islam » ? Pourquoi, me direz-vous, d'autre part, dans un temps nécessairement limité, n'avez-vous pas traité de la réalité sociale et économique plutôt que de l'ordre institutionnel de la nation ? Et pourquoi n'avez-vous pas parlé de la science et de la technique plutôt que de pensée philosophique et d'histoire ? Ne croyez-vous pas que ces données sont encore plus importantes dans l'évolution du monde moderne que celles que vous avez essayé de présenter ? Et ne croyez-vous pas que l'Islam et le Christianisme sont, d'une manière plus contraignante, conjointement affrontés avec ces données capitales du monde moderne, au Liban, comme partout ailleurs ?

Il faudrait en fait tout un exposé pour justifier le choix que j'ai fait. Mais si vous avez la bonté de me concéder encore qu'un temps limité impose un choix et qu'un tel choix est nécessairement arbitraire par certains côtés, du fait que c'est un choix personnel, je pourrais au moins vous montrer que ce choix mien ne comporte aucune indifférence à l'égard des domaines que je n'ai pas prospectés, mais que je viens simplement de rappeler.

Les Libanais et amis du Liban qui s'intéressent au premier chef à son développement économique et social sont ceux avec lesquels je me trouve en plus parfaite communion, et la présence à cet exposé de M. Omar Adada m'en est un précieux témoignage. Quant à la branche scientifique, je puis me recommander de celui qui en est responsable à l'Université libanaise et dont l'amitié qui m'honore toujours a le plus marqué les années de notre jeunesse étudiante à Paris.

Mais si ces témoignages personnels me lavent de tout préjugé d'indifférence à cet égard, il reste que le choix que j'ai fait est fait et qu'il doit se justifier par des raisons plus essentielles. Je dirai alors qu'il est bien vrai que le domaine économique et social nous présente des échéances plus contraignantes et que, de son côté, la formation scientifique et technique s'impose à nous comme dans le monde entier en toute première nécessité. Mais ceux-là même qui sont plus au fait que moi de ces données, de ces urgences et de ces nécessités, reconnaîtront volontiers qu'il nous faut d'abord structurer un ordre institutionnel sain et stable et que pour parer aux contraintes de l'évolution, il ne faut pas mettre la charrue avant les boeufs, mais former d'abord des intelligences propres à raisonner correctement et à partager entre le vrai et le faux, d'une manière critique.

Il est certain, d'autre part, que les domaines que j'ai choisis sollicitent davantage le dialogue entre Chrétiens et Musulmans comme tels, alors que dans d'autres domaines, la collaboration devrait aller plus naturellement de soi, et heureusement, elle va magnifiquement de soi dans « Le Mouvement Social » par exemple.

Quoi qu'il en soit, il est temps, avant de conclure, que nous revenions ensemble aux données préliminaires, et que je vous propose, comme une partie supplémentaire à cet exposé, une sorte de déclaration d'un Libanais chrétien, quand il considère l'Islam. Si cette déclaration ne rend pas inutile le

développement que je viens de soumettre, elle aura peut-être le mérite d'en clarifier les présupposés et les aboutissants.

IV

Ma déclaration de chrétien libanais en fonction de l'Islam comportera quelques propositions simples.

Christianisme et Islam, parvenus au stade de leur équilibre international et de leur confrontation pacifique, surtout autour de la Méditerranée, sont nécessaires l'un à l'autre. Je reprends ici les propres termes de Hassan Saab. Pour toutes les grandes questions internationales, le monde chrétien ne peut pas se passer du monde de l'Islam, et le monde de l'Islam ne peut pas se passer davantage du monde chrétien. Les Chrétiens seuls ne peuvent pas faire aboutir leur volonté et les Musulmans seuls non plus. Cependant, une volonté commune de paix des Chrétiens et des Musulmans est capable d'imposer la paix au monde entier. Une mobilisation générale des croyants, Chrétiens et Musulmans, dans le monde, est une force irrésistible et contraignante de paix universelle.

Christianisme et Islam sont donc nécessaires l'un à l'autre, parce que nécessaires tous deux à la paix et à l'unité du monde.

Plus simplement et en termes bien de chez nous, ces choses se disent comme le proverbe : une seule main n'applaudit pas.

Et j'ajouterais : il faut que les deux mains se joignent, non seulement pour applaudir à la paix, mais aussi pour faire monter la prière.

Mais si Christianisme et Islam sont ainsi nécessaires l'un à l'autre, le Liban est alors également nécessaire au Christianisme et à l'Islam et par là au monde - et il importe ici d'en prendre sérieusement conscience. Ceci n'est point dit en effet par manière de fanfaronnade, genre littéraire dans lequel nous donnons dans ce pays un peu trop souvent. Ceci est dit plutôt avec crainte et tremblement, de par le sentiment profond que nous avons de notre commune vocation, chrétienne et musulmane, dans ce pays. L'existence de ce pays dans la concorde de tous ses habitants est en effet plus qu'un témoignage, elle est la preuve évidente de leur nécessité réciproque et de la volonté décidée des Chrétiens et des Musulmans de coopérer, de coexister et de se compénétrer.

Un Liban qui se voudrait seulement ou principalement chrétien perdrait sa raison d'être et se condamnerait, au même titre qu'Israël. Mais un Liban qui se voudrait seulement ou principalement musulman se condamnerait aussi bien et assimilerait l'Islam tout entier à une ethnie raciale, jalouse de son identité, exclusive de toute autre et incapable de vivre dans le cadre d'une nation pluraliste et unitaire. Cependant, le Liban, tel qu'il est, et tel que les Musulmans les plus éclairés le veulent et l'aiment, est le meilleur argument de l'Islam devant l'opinion internationale.

Le Liban est encore mieux que cela. Il est nécessaire au Christianisme tout entier et à l'Islam tout entier, pour les aider à réaliser, en avant, la destinée propre d'un chacun, destinée qu'ils ne peuvent accomplir qu'ensemble.

C'est une chose que j'ai comprise récemment, en recherchant pour cette région du monde une base d'unité chrétienne valable pour tous. Considérant alors que les Chrétiens de ce pays se réclament de l'antique ville d'Antioche, dont leurs patriarches portent le nom glorieux, j'ai essayé de comprendre la destinée du patriarcat d'Antioche au sein du monde chrétien, et c'est grâce à l'Islam que je l'ai mieux comprise. Je l'ai comprise, grâce en particulier à une ville musulmane, la ville musulmane par excellence, la Ville du Prophète, Madinat ul-Nabi. Voici comment.

Le Christianisme n'est devenu lui-même que le jour où il est sorti du milieu juif de Jérusalem, milieu ethniquement, juridiquement et culturellement fermé sur lui-même, pour s'établir à Antioche et là, avec le Judaïsme hellénistique de la diaspora, s'ouvrir au monde. L'auteur du livre des Actes des Apôtres l'a noté avec soin et la première génération chrétienne ne s'y est pas trompée. C'est à Antioche que les disciples de Jésus ont porté pour la première fois le nom de chrétiens, l'étant vraiment devenus par

cette transplantation libératrice et universalisante. Et c'est d'Antioche que sont alors parties les premières missions chrétiennes avec Paul et Barnabé.

Or, à ce moment et à ce mouvement de l'histoire et de l'universalisme chrétien, correspondent exactement un moment et un mouvement de l'universalisme musulman, pareillement libérateurs. Le début de l'ère musulmane est daté de l'Hégire du Prophète, et non de sa naissance. Pourquoi ? Pourquoi l'ère musulmane commence-t-elle le jour où le Prophète abandonna sa ville natale pour émigrer avec quelques-uns de ses premiers compagnons et rejoindre les Ansâr à Yathrib ? C'est parce que le jour où Mahomet a brisé les liens du sang et du clan pour s'agréger dans des liens nouveaux, un pacte d'honneur et de droit, à des hommes étrangers à sa patrie, ce jour-là une nouvelle société avait vu le jour et l'Islam était né. Le jour où le prophète de Quraysh a remplacé la société tribale de ses origines, où la naissance, le rang de parenté, l'intérêt commercial et la vengeance faisaient la loi, par une communauté de choix libre, d'allégeance morale et de foi partagée, ce jour-là la grande communauté universelle de l'Islam était venue au monde.

Cette communauté, le chrétien que je suis, plus exactement que je voudrais être avec la grâce de Dieu, la salue, comme vous le voyez, avec la plus grande considération. Aussi, quand une incompréhension se manifeste, c'est aux origines qu'il suggère de revenir. Car loin de nous diviser, ces origines nous rapprochent. Je dirai alors que nous avons toujours besoin comme chrétiens de sortir de Jérusalem pour nous transplanter à Antioche, et comme Musulmans, de quitter la Mekke pour renouveler l'Hégire vers Médine.

Or, c'est exactement ce que nous faisons lorsque, Chrétiens et Musulmans de toute dénomination, nous nous donnons rendez-vous au Liban. Nous reconnaissons alors que notre destinée n'est pas de nous fermer, mais de nous ouvrir les uns aux autres, de nous comprendre, de nous apprécier, de nous aimer enfin, et de servir ensemble le restant de l'humanité.

Sans vouloir forcer mon interlocuteur musulman à une réponse indiscrete, ni donner dans des déclarations sentimentales, impudiques et sans lendemain, je dirai alors que, comme chrétien, mon attachement personnel à l'Islam est tel que, loin de vouloir l'attirer subrepticement vers nous, et mieux que de le réconcilier avec le Christianisme, mon désir plus profond est encore de le réconcilier avec lui-même. Rejetant toute espèce de prosélytisme comme une démarche surannée et indigne d'une conscience religieuse vraiment évangélique, je m'accuserai plutôt de vouloir entrer, par ma sympathie naturelle, mes amitiés et mes études, dans la conscience même de l'Islam et là, de l'aider à faire son unité, en recherchant toujours le dépassement de lui-même dans sa propre ligne.

Mon désir et ma méthode reviennent alors à réconcilier l'Islam avec sa philosophie, à le réconcilier avec sa mystique, (à lui faire réviser peut-être le procès de Hallâj), à lui faire rouvrir les portes de l'ijtihad au nez de tous les intégristes, chrétiens et musulmans, ceux qui tiennent à la tradition avec leurs ongles et leurs griffes, et non avec leurs racines ; à réconcilier enfin l'Islam orthodoxe avec l'Islam chiite, auprès duquel philosophie et mystique se sont finalement réfugiées, comme le montre l'œuvre de Corbin, mais où, dès les origines, comme le remarque Massignon, aucun mouvement de justice sociale n'est parti en Islam, sans qu'un des descendants du Prophète ne se soit levé pour l'appuyer et se faire tuer.

Telle est donc ma méthode de recherche, d'étude et de dialogue, en vue de la réconciliation de l'Islam avec lui-même et de sa propre unité, tant il importe à mon souci chrétien d'unité qu'il en soit ainsi. À une époque si profondément marquée pour les Chrétiens par l'œcuménisme, un œcuménisme musulman est pour eux du plus haut intérêt. Loin de le redouter, ils le sollicitent au contraire, et l'institution par Sa Sainteté le Pape Paul d'un Secrétariat spécial pour le dialogue avec les Musulmans appelle des interlocuteurs valables, susceptibles de parler au nom de l'Islam, dans ses diverses parties, mais aussi dans son universalité et comme un tout indivisible.

Ayant donc dépouillé, à l'égard de l'Islam, tout complexe de combativité, d'infériorité ou de conversionnisme, confiant dans le destin libre de chaque conscience religieuse, au sein de la communauté où elle est née, libre d'y demeurer et libre de la quitter (et quelle valeur a la foi, si elle n'est

pas vécue dans un tel régime de liberté ?), faisant une pareille confiance à la destinée de chaque communauté religieuse dans l'histoire comme dans le plan de Dieu, le Christianisme œcuménique d'aujourd'hui reconnaît dans un Islam réconcilié avec lui-même et qu'il aura aidé au besoin à réaliser son œcuménisme islamique, le plus authentique des interlocuteurs, le plus précieux et le plus indispensable des alliés, dans le combat de la foi religieuse et de la justice sociale.

En ce qui me concerne personnellement, je peux dire, sans verser dans les confidences, que ce terme né de nos désirs chrétiens est comme obtenu depuis longtemps et que, depuis longtemps, tout ce qui est musulman est mien et comme réconcilié à l'intérieur même de mon esprit. Mon premier travail ayant consisté à montrer, contre certaines dissections critiques, que le Coran demeure un tout indivisible, dans la foi primitive au Dieu d'Abraham, je puis dire maintenant que de la Fâtiha du Livre à la dernière page parue dans le monde musulman, du Maroc à l'Indonésie et de l'Asie Centrale à l'Afrique Noire, je consigne tout cela dans la bibliographie systématique des Études islamiques, et tout cela, qui est musulman, m'appelle, me parle et je lui réponds. Je cherche même à lui répondre en son propre langage et, loin de vouloir confondre ce qu'il me propose, à le porter au contraire dans sa propre ligne et à m'acheminer avec lui vers la plénitude de la Vérité dont il a dérivé, au nom et pour l'amour du Dieu d'Abraham.

Vous reconnaissez là la position intérieuriste de Louis Massignon. Je ne l'ai cité qu'incidemment au cours de cet entretien, quand il eut été plus utile de vous exposer systématiquement, si cela était possible, sa position. Mais je l'aurais encore moins nommé, par discrétion et par pudeur, si une raison sacrée de gratitude et de filiation spirituelle, autant que d'objectivité scientifique, ne m'obligeait à lui attribuer, en fin de compte, devant vous, le meilleur de ce que j'aurai su vous proposer.

C'est à lui que j'emprunterai une dernière évocation, et ce sera ma conclusion. J'ai parlé tout à l'heure de Médine, comme de la ville par excellence où l'Hégire de Muhammad révèle l'Islam à lui-même, de même que le passage de Jérusalem à Antioche apprend au Christianisme à s'identifier dans un universalisme toujours plus grand. Or Louis Massignon a consacré l'un de ses derniers travaux à la « Rawda de Médine, comme cadre de la méditation musulmane sur la destinée du Prophète »⁷.

C'est dans cette pensée de la Rawda où le Prophète est enterré dans la direction de la Qibla, entre Abu Bakr et 'Umar, cependant qu'une quatrième tombe, vide, attend encore auprès de lui le retour de 'Isâ Ibn Maryam, c'est dans cette pensée et à la lumière mystérieuse de la « Lampe dite du Face-à-Face, Qindîl almuwâjaha », et dans cette Qibla, non celle de la Mekke, mais la Qibla des Prophètes, la première et la dernière Qibla de l'Islam, avec tous les croyants du Dieu d'Abraham, la Qibla donc de Jérusalem, que je voudrais faire mon évocation finale du Prophète de l'Islam et comme mon invocation à sa destinée.

Dans l'étude que j'ai mainte fois citée, Hassan Saab se plaint que le Christianisme n'ait pas encore accordé au Prophète de l'Islam la place qui lui revient, ni au regard de l'histoire des religions, ni au plan de la pensée théologique proprement dite. Je voudrais lui montrer dans l'évocation et l'invocation de ce soir que, si cette vision religieuse des choses n'est pas encore en bonne voie, plus d'une âme chrétienne cependant, que je connais et avec laquelle je communie à travers la distance, sait faire à la pensée de Muhammad une place au plan de sa prière.

J'y ai songé pour ma part mainte fois et je l'ai évolué dans les hauts lieux les plus divers de l'Islam que j'ai visités, humbles ou prestigieux. Je l'ai fait à Jérusalem, entre l'Aqça, lieu traditionnel du Mi'râj et la Sakhra, lieu du sacrifice d'Abraham. Je l'ai fait à l'Imâm Shâfi'î au Caire, où l'extrémité Sud-Est de l'impressionnante Cité des Morts que domine le mausolée du Prince des Amoureux, est marquée, en direction de la Mekke et sur la route même du Pèlerinage, naguère suivie par le Mahmal égyptien, par la tombe de Sidi 'Uqba, l'un des premiers compagnons du Prophète. Je l'ai fait à Bouaké, en Côte d'Ivoire, près d'une humble mosquée, située là à la limite de la grande forêt et de la savane, au coeur même de l'Afrique. Je pensais alors au désert d'Arabie, évoqué et désiré par Massignon comme « coeur désolé de

⁷ Cf. *Opera Minora*, Beyrouth, Maaref, tome III, pp. 286-315.

l'Islam ». Je l'ai fait encore tant de fois au Maroc, en arrivant par cette merveilleuse S 306, se détachant de la R 28, de Volubilis à Moulay-Idriss, haut lieu d'où est partie l'islamisation du pays avec le saint du même nom et à Tin-Mal, dans les gorges du Haut Atlas qui surplombent Marrakech du côté du Tizi-n-Test et d'où est parti, avec Mohammed Ibn Toumert et son disciple 'Abd elMou'men, le grand mouvement almohade.

Je l'ai fait enfin tant de fois dans le parage des cimetières musulmans du Maghreb, encastrés comme des terrains vagues dans les grandes villes ou perdus à la campagne. Une tradition veut en effet que le soir du vendredi, jour où les femmes musulmanes peuvent se rendre sur les tombes, l'âme du Prophète vienne encore y respirer le parfum de l'aloès, tout comme les oiseaux assoiffés viennent boire aux petits bols disposés par de pieuses mains à leur intention et par miséricorde pour les êtres chers qui reposent là, dans l'espoir et la soif de la Résurrection.

Dans ces multiples directions et dans ce même espoir, je n'étonnerai donc personne si, dirigé en esprit, comme le Prophète dans sa tombe médinoise, vers la Qibla de Jérusalem et du Dernier jour, je donne une expression publique à ce qui a tant de fois agité mon âme et remué indistinctement sur mes lèvres

Paix sur toi qui maintenant reposes entre tes compagnons, mais ne cesses de lever ton épée contre les idolâtres.

« Et quand Abraham dit : Seigneur, établis cette cité dans la paix, et détourne-moi ainsi que ma descendance du culte des idoles ». (Sourate Ibrâhîm)

Paix sur toi, pour avoir proclamé sur le monde et avoir juré de l'y faire régner, la loi de l'adoration monothéiste.

« Dis : c'est Lui, Dieu, unique, lieu, le Subsistant, Il n'a pas engendré ni n'a été engendré, Et il n'est rien qui lui soit comparable ». (Sourate al-Ikhlâs)

Paix sur toi pour avoir déclaré la guerre à ta propre famille et aux tiens, et ne cesses de les en menacer, jusqu'à ce qu'ils aient fait prévaloir, sur les puissances de l'or et de l'argent, les droits de Dieu.

« Et quand il dit à son père et à son peuple: « Qu'adorez-vous donc là ? Prenez-vous donc des divinités de rien en dehors de Dieu? » Il dit encore : « O mon peuple, je suis innocent de ce que vous associez (au Dieu unique). ... Je dirige ma face vers Celui qui a créé le ciel et la terre, en hanîf et je ne suis point du nombre des idolâtres ». (Sourate al-Sâffât et Sourate al-An'âm)

Paix sur toi pour n'avoir pas oublié au jour de ta force, les jours de ta faiblesse, ni cessé d'intercéder en faveur du pauvre et de l'orphelin.

« Par l'aube et par la nuit, quand elle s'établit, ton Seigneur ne t'a pas abandonné ni pris en haine... Quant à l'orphelin, ne le brime pas, et le mendiant, ne le repousse pas. Proclame plutôt les grâces de ton Seigneur ». (Sourate al-Duhâ)

Paix sur toi pour n'avoir pas, au temps de ton succès, oublié les jours de ton désir, ni sevré par la pudeur de ton message le besoin d'amour divin chez ceux qui ont cru, comme Hallâj, à la parole que tu leur as transmise.

« N'avons-nous pas dilaté ton coeur et déposé ton fardeau ? Aux heures creuses du loisir, tiens-toi donc debout et désire après ton Seigneur ». (Sourate al-Sharh)

Paix sur toi qui n'as prétendu être qu'un homme parmi tes contemporains, mais as protesté jusqu'au bout de l'authenticité du message qui t'a été confié, en confirmation du message éternel des Prophètes.

«Dis: je ne suis qu'un homme comme vous, Mais il m'a été révélé que votre Dieu est un Dieu unique ». (Sourate al-Kahf)

Paix sur toi et sur tous les Prophètes que tu as tant de fois invoqués.

« Paix sur Abraham... Paix sur Moïse et Aaron ». (Sourate al-Sâffât)

Paix sur toi, parce que tu as vengé la Vierge Marie des choses monstrueuses dont son peuple l'a outrageusement accusée.

« Pour leur impiété et pour avoir dit sur Marie des choses abominables ». (Sourate al-Nisâ')

Paix sur toi qui as cru puiser sur les lèvres mêmes de Dieu les plus beaux accents de la langue arabe et pour les avoir appliqués, dans le mystère du Fiat divin, à la génération du Fils de Marie, comme celle d'Adam au commencement.

« Et mentionne dans le Livre quand Marie se fut écartée de son peuple du côté de l'Orient ». (Sourate Maryam)

Paix sur toi parce que, dans la descendance d'Abraham, tu as voulu que nul ne fût exclu de la Promesse.

« Les Juifs ont dit : La main de Dieu est liée ; que leurs mains à eux soient liées et qu'ils soient maudits pour l'avoir dit, les deux mains de Dieu sont étendues ». (Sourate al-Mâ'ida)

Paix sur toi parce que, dans cette même promesse faite à Abraham, ton Dieu n'a voulu rejeter ni Ismél ni Isaac.

« Gloire à Dieu qui m'a donné (deux fils) en ma vieillesse, Ismaël et Isaac. Mon Seigneur écoute bien l'appel ». (Sourate Ibrâhîm)

Paix sur toi pour le mystère réservé dans ton message de Jésus, fils de Marie, et dont l'un des disciples se permet de mettre sur tes lèvres et pour ta paix ce que ton Dieu a mis sur les Siennes

« Et que la paix soit sur moi, le jour où je suis né, le jour où je mourrai et le jour où je ressusciterai vivant ». (Sourate Maryam)

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Concernant l'avenir de la langue et de l'écriture arabes, cf. notre *Islam*, Paris, Casterman, 1962, p. 178, note 7. Pour la position de Louis

MASSIGNON, cf. *Les Trois prières d'Abraham*, pp. 3-4 et 36-41 ; *L'analyse grammaticale*, Arabica, I-1, 1954, pp. 1-16; *Voyelles sémitiques*, Encycl. de la Musique, Fasquelle, 1960 ; et l'ensemble de ses étude sur « Langue et pensée, grammaire et théologie », in *Opera Minora* t. II. Nous avons noté d'autre part, dans la bibliographie de Louis Massignon, sous le N° 437 :

Note. - L'auteur a repris position pour le maintien de l'alphabet arabe (cf. déclaration expresse à l'Académie de langue arabe du Caire, 17.1.53) défense de la calligraphie comme unique source de l'art abstrait chez les sémites (cf. sa publication d'une œuvre du maître Kamil Akdik, ap. *Situation de l'Islam* pl. X, sentence de Hallâj, composée sur l'intervention du Prof. Burhan Toprak ; son intervention pour les peintres J. Hamoudi, de Bagdad (REI, 1950, p. 75) et Sami Burhan, d'Alep, auteurs de « portraits abstraits » (collection L.M.)